

L'herbe au serpent

Pascal LUCCIONI

Université Lyon III – HiSoMA UMR 5189 du CNRS
pascal.luccioni@gmx.fr

Luccioni P. 2012. L'herbe au serpent. *Anthropozoologica* 47.1 : 157-176.

Beaucoup de plantes de l'Antiquité s'appellent d'après un nom de serpent. Ce fait est peut-être à mettre en rapport avec de nombreuses légendes ou récits concernant des serpents mangeant de l'herbe, en particulier des herbes médicinales. Une place à part doit être faite à quelques témoignages, isolés mais éclairants, à propos de serpents dont le tempérament est modifié par les herbes qu'ils absorbent. Tout cela ne nous explique cependant pas pourquoi les Anciens avaient cru que les serpents mangeaient de l'herbe ; les raisons sont à chercher à la fois dans les éléments épars d'une théorie du venin et du tempérament et dans certaines observations dont les textes aristotéliens notamment nous laissent supposer l'importance : les serpents, capables d'ingérer des proies très grosses en comparaison de leur taille, ont eu la réputation d'être gloutons, et donc de pouvoir tout manger, y compris de l'herbe. En conclusion, on s'efforce de réfléchir aux attendus de ce qui est pour nous une « biologie impossible ».

MOTS CLÉS

serpents
zoonymes
phytonymes
zoologie antique
botanique antique
biologie antique

ABSTRACT

The grazing snake: weeds and snakes in Greek and Latin literatures

Lots of plants had names derived from the name of snakes in Antiquity. This fact can be connected with numerous legends or tales concerning snakes who eat grass or herbs, especially medicinal herbs. Particular notice should be taken of some testimonies about snakes whose temperament is modified by the herbs they are supposed to eat. Still, all this does not tell us why the Ancients have thought that snakes can eat plants; two different kinds of arguments can be brought to bear: first, the scattered elements of a theory of venom and temperament have played a part; secondly, Aristotelian texts show that the Ancients were aware of the fact that snakes eat preys that are very bulky compared to their own size, and this observation led them to lend to the snakes the reputation of being gluttonous. They have been henceforward believed to be able to eat anything, including grass. As a conclusion, we try to reflect on the implications of what is for us an example of an "impossible biology", the like of which are not seldom in Ancient Science.

KEY WORDS

Snakes
Zoonyms
Phytonyms
Ancient Zoology
Ancient Botany
Ancient Biology

L'Antiquité nous a transmis beaucoup de noms de plantes et d'animaux. Parmi les noms de plantes, un assez grand nombre est tiré de noms de serpents, ou de noms du serpent. Il en demeure quelques exemples aujourd'hui dans nos langues modernes (vipérine, serpenteaire... ou pour les noms scientifiques, *Echium*, *Dracunculus*, etc.).

Ce voisinage par les noms tient sans doute à plusieurs données empiriques ou mythiques (voire les deux ensemble). Après avoir passé en revue quelques exemples de ces plantes à nom de serpent (sans prétendre tout à fait à l'exhaustivité), nous examinerons ici un point particulier, celui de la consommation des herbes par les serpents, et à l'intérieur de ce dossier assez fourni, le cas spécifique des serpents qui mangent des herbes médicinales. Nous verrons que ces serpents herbivores ont notamment la faculté de modifier leur tempérament (leur *kra-sis*) par leur alimentation. Nous nous demanderons enfin quelles raisons ont pu pousser les Anciens à se persuader que les serpents étaient susceptibles de manger de l'herbe, une habitude alimentaire que les biologistes contemporains leur refusent¹.

LES PLANTES À NOM DE SERPENT DANS L'ANTIQUITÉ GRECQUE ET LATINE

Passons en revue quelques exemples grecs et latins de cette « herbe au serpent » ; on pardonnera, j'espère, le caractère quelque peu répétitif de cette nécessaire introduction.

1. Au seuil de cette étude, c'est avec plaisir que je remercie Fabienne Jourdan et Christine Mauduit pour leurs suggestions, φιλολογική ἀμοτέρας ἰλόσις τέχνη ; et c'est également avec plaisir que je remercie Sébastien Barbara, Jean Trinquier, ainsi que François Poplin d'avoir suscité cette recherche. Les traductions sont de mon fait, sauf indication contraire.

δρακόντιον

Ce terme connaît beaucoup d'acceptions², notamment botaniques. Il s'agit au départ d'un diminutif, qui désigne le « petit serpent *drakôn* »³. C'est le sens étymologique du terme tant en zoologie (le terme désigne un poisson dans deux traités anonymes édités par Ideler et Ermerins) qu'en pathologie, puisqu'il désigne parfois⁴ le ver (un nématode [*Filaroidea*] pour les modernes : *Dracunculus medinensis* L.) responsable de la dracunculose, une maladie parasitaire des zones subtropicales. Chez d'autres médecins, la dracunculose est nommée par le nom même du serpent, ὄφις⁵.

La plante désignée comme un « petit serpent » est le plus souvent la serpenteaire des modernes, *Dracunculus vulgaris* Schott⁶ (= *Arum dracunculus* L.). Elle est appelée ainsi à cause de l'aspect de sa tige tachetée. Voici la description de Dioscoride (II, 166) :

καυλὸν δὲ ὀρθόν, διπηχυν, ποικίλον, ὀφιοειδῆ, διαπόρφυρον τοῖς σπίλοις, βακτηρίας τὸ πᾶχος.

« Tige droite, de deux empans, bigarrée, comme un serpent, avec des taches rougeâtres, de deux coudées, et de l'épaisseur d'un bâton. »

2. Nous laisserons de côté ici le problème des éventuelles confusions entre un subst. δρακόντιον et un adj. neutre δρακόντειον, que l'on rencontre par exemple dans l'expression αἶμα δρακόντειον (ainsi Dioscoride, *Matière médicale*, V, 94, 2 Wellmann : αἶμα... δρακόντιον [sic]). Une variante orthographique δρακοντοῖα se rencontre dans le lexique botanique pseudo-galénique édité par Delatte (1939 : 386, l. 22 ; mais cf. aussi 387, l. 18 δρακοντοῖα).

3. C'est bien là le sens que lui donnent, pour l'acception botanique, Nicandre (*Thériaques*, 882) et ses scholiastes (Σ 882bc). Dans la suite de cet article, nous traduirons δράκων et le dérivé latin *draco* par « serpent-dragon » ; nous ne voulons pas par là signifier que le *draco* des Anciens avait quelque chose à voir avec les créatures ailées de l'imaginaire médiéval, mais seulement que nous suspendons notre jugement quant à l'identification de cette (ou de ces) espèce(s).

4. Paul d'Égine, *Épitomé médicale*, IV, 58, 1.

5. Rufus d'Éphèse, *Questions médicales*, 65. L'éditeur de Rufus, Gärtner (1970 : 14), indique clairement une lacune avant l'expression qui suit le mot ὄφις : <***> ὃ σημαίνει ἐλληνιστὶ νεύρον et indique : *excidisse uidetur nomen barbarum dracunculi* : « le nom local de la dracunculose a été perdu (lors de la transmission du texte) ». La lacune manque dans le *TLG* électronique.

6. Le lecteur attentif notera que les Modernes reproduisent ainsi dans la nomenclature scientifique, au niveau du genre, une homonymie entre une plante (la serpenteaire) et un animal (le nématode vermiculaire de la dracunculose).

On pourrait sans doute spéculer à l'infini sur d'autres éléments de ressemblance (notamment la préférence de la plante pour les milieux de demi-ombre, haies et lisières, qui donnent l'impression qu'elle se camoufle comme un animal), mais l'aspect extraordinaire de la tige suffit et domine ; Théophraste le note déjà dans les deux notices⁷ qu'il consacre à cette plante, dont certains usages médicaux de la racine lui sont connus. Le mot paraît ancien, même s'il n'apparaît pour nous que chez les disciples d'Aristote (Théophraste et son contemporain Phainias d'Érèse, dans le *Περὶ φύτων* (*Sur les plantes*) [Athénée, *Deipnosophistes*, IX, 371d]).

On rencontre également la forme du féminin *δρακοντία* : *δρακοντία μεγάλη* [Dioscoride, *Matière médicale*, II, 166 (syn. du Cp.)⁸] est un autre nom, donc, du *δρακόντιον* ; *δρακοντία μικρά* (*ibid.* II, 167) est un autre nom de l'*ἄρον*. Ce dernier terme désigne d'autres aracées de plus petite taille, classées par les modernes dans le genre *Arum*, dont la systématique ne peut pas nous occuper ici. Plusieurs espèces présentent au moins sur les feuilles des taches discolores remarquables qui les font rapprocher de la serpente par tout observateur même inexpérimenté.

La serpente, nous dit Dioscoride, protège des morsures de vipères lorsque l'on se frotte les mains avec sa racine⁹. L'*arum*, nous dit sobrement ce médecin, a les mêmes propriétés¹⁰. Un des rédacteurs des *Géoponiques* ajoute que les serpents ne s'approchent pas de qui s'est oint du suc de la serpente¹¹. Notons d'ores et déjà

que beaucoup de plantes à nom de serpent ont des indications thériacales : elles protègent notamment contre les morsures de serpents.

Δρακόντιον a donné à son tour un dérivé masculin *δρακοντίας*. Le terme a désigné une variété de blé (*πυρός*) chez Théophraste¹². Einarson-Link suggèrent dans leur édition qu'il pourrait s'agir d'un « blé de Dragon », mais le « blé de serpent » ou même « blé serpente » paraît plus probable. Il a la tige particulièrement épaisse, ce qui pourrait suggérer le rapprochement. Le même terme a également désigné une variété de figes (Athénée, *Deipnosophistes*, III, 74d = Euthydème, *Περὶ λαχάων* (*Sur les légumes*)¹³ ; c'est sans doute par erreur qu'Athénée parle un peu plus loin [78a] de figes appelées *δρακοντία* au neutre — mais l'erreur peut venir de sa source). On peut évidemment se demander s'il ne s'agissait pas de figes à la peau tachetée¹⁴.

Le latin a adopté à son tour des calques phonétiques du grec, avec *dracontium* et *dracontea* (*dracontia*, *draguntea*), qui désignent le plus souvent la serpente, ou d'autres aracées, voire le sceau de Salomon¹⁵.

ἔχιον

Ce nom désigne plusieurs plantes, en particulier une vipérine (genre *Echium*). Dioscoride nous précise¹⁶ que le nom a été donné à la plante parce que ses fruits sont « comme une tête de vipère ». La plante garde ceux qui en boivent avec du vin indemnes des morsures des reptiles. L'*ὠκτιμοειδές* (Dioscoride, *Matière médicale*, IV, 28), que l'on appelle aussi *ἔχιον*, connaît aussi des indications thériacales (anti-venimeuses).

7. Théophraste, *Recherches sur les plantes*, VII, 12, 2 ; IX, 20, 3.

8. Par « synonyme du *Constantinopolitanus* », nous entendons les synonymes fournis par les listes du *Vindobonensis medicus Graecus* 1 (originaire de Constantinople), et donnés dans l'édition Wellmann.

9. Dioscoride, *Matière médicale*, II, 166, 3. La leçon retenue par Wellmann (avec une correction de son cru), *ὅτι καὶ εἰ διατρίψει τις τῇ ρίζῃ τὰς χεῖρας*, nous semble moins bonne que la leçon de E (Scorialensis III R 3) *ὅτι ἐὰν διατρίψη*.

10. Dioscoride, *Matière médicale*, II, 167.

11. *Géoponiques*, XIII, 8, 7. Le chapitre est dû à Florentinus ; voir Wellmann (1909 : 2756) ; et l'information concernant la serpente à Tarantinus ; sur ce dernier auteur, voir Oder (1890 : 88-92).

12. Théophraste, *Causes des plantes*, III, 21, 2.

13. Cet Euthydème fait l'objet d'une notice de Wellmann (1907 : 1505).

14. Sur les termes techniques masculins en *-ίας*, voir Chantraine (1933 : § 73).

15. Cf. André (1985 : s.v. *dracontium*) et ci-dessous (IV b.) à propos de l'*aros* de Plinie.

16. Dioscoride, *Matière médicale*, IV, 27.

Le latin traduit le mot grec par un calque sémantique, *uiperina*¹⁷. On le retrouve sous diverses formes phonétiquement altérées dans les gloses : CGL 3, 553, 67 (*biperma, idest simphoniaca*) ; 579, 20 (*uiperina, idest simphoniaca*) ; 618, 18 (*beperina, idest sinifoniaca*)¹⁸.

On rencontre encore *uiperalis*, qui serait d'après certains manuscrits du Pseudo-Apulée un autre nom de la rue (genre *Ruta* L.)¹⁹. L'homme des herbes a noté : *appellari uiperalem atque interfecibilem comprobari*, « on l'appelle *uiperalis* et on la considère comme mortelle » — sans que l'on sache ici si la plante est censée être mortelle pour l'homme (ce qu'elle n'est pas) ou pour les serpents. La *ruta* de l'*Herbarius* n'a pas de propriétés thériacales, mais la rue de Dioscoride (*πήγανον*), elle, est bonne « seule, ou bien avec des noix et des figes sèches, pour rendre inefficaces les poisons mortels, et contre les rampants » (*πρὸς ἔρπετώ*)²⁰.

ὄφιογένιον

ὄφιογένιον [Dioscoride, *Matière médicale*, III, 69 (syn. du Cp.)] est un autre nom de la plante ἔλαφοβόσκον. On pourrait traduire le terme par « progéniture de serpent ». Il s'agit pour les Modernes d'une ombellifère (elle est insérée par Dioscoride dans la série des plantes qui ressemblent au fenouil, III, 70), dont (nous dit l'auteur) la consommation protégerait les cerfs contre les morsures de serpent. Cette même plante, qui paraît donc être dans un rapport d'inimitié avec les serpents, est d'ailleurs appelée ὄφιοκτόνον, « tueuse de serpents ». On la donne à ceux qui ont été mordus. Nous retrouvons ici un réseau de liens et d'oppositions cher à la magie des sympathies et des antipathies (le cerf et les serpents, etc.), mais nous voyons aussi

17. Pseudo-Apulée, *Herbier*, 5, tit. et 5, 3. Notons en passant que l'illustration donnée par Howald & Sigerist (1927 : 35) a plus de chance de représenter un plantain (*Plantago*) qu'une vipérine.

18. On évitera de trop chercher à savoir ce qu'est la *symphoniaca*. Les indications labyrinthiques du CGL font penser qu'il pourrait s'agir de la jusquiame (cf. LSJ, s.v.).

19. Pseudo-Apulée, *Herbier*, 90 (p. 163), *apud interpr. criticam*.

20. Dioscoride, *Matière médicale*, III, 45, 1.

que la plante en question est une ombellifère, et qui plus est une ombellifère comestible, nous dit Dioscoride, qui la place juste avant le fenouil. Or nous verrons que le fenouil (*μόραθον*) est l'une des herbes au serpent les plus remarquables. Ce qui est étrange, c'est de trouver une plante que l'on appelle à la fois « tueuse de serpent » et « fille (ou « mère » ?) du serpent ».

ὄφιόσκορδον / -σκόροδον

Dioscoride (II, 152, 1) signale simplement qu'il s'agit d'un ail sauvage. C'est ce que confirme Galien (*Effet des médicaments simples*, VIII, n°26 [XII, 126 K.]), ainsi que le rédacteur anonyme d'un chapitre du livre XII des *Géoponiques* (XII, 30, 7). Les Latins ont **allium colobrinum* si l'on en croit les synonymes du Cp., s.v. Le serpent, ici, est en quelque sorte l'archétype du sauvage, la bête qui marque le territoire non-civilisé. En cela, cette appellation témoigne d'une représentation de l'espace dont la littérature archaïque donnerait bien des exemples²¹.

ὄφιοστόφυλον

ὄφιοστόφυλον, « raisin de serpent », est un nom du câprier (ou de la câpre) [Dioscoride, *Matière médicale*, II, 173]. On lui donne aussi le nom de « pomme de corbeau » (ou de corneille), *κόρακος μῆλον* (*ibid.*), ce qui laisse penser que l'important, dans ces dénominations, est d'insister, encore une fois, sur le caractère « sauvage » de la plante en question, qu'il s'agisse de l'ail ou des câpres, nourriture bonne pour les animaux des collines et non pour les potagers de *uillae*. On notera que par exception, cette plante n'a pas d'indication thériacale, contrairement à la majorité de nos espèces à nom de serpent.

ὄφεις

ὄφεις [LSJ, s.v., IV : « a creeping plant »] : Hippocrate, *Maladies de femmes*, II, 114 (VIII, 246 L.) :

21. Ils ont été rassemblés notamment par Mauduit (2006 : 144-150 : « c. Les serpents sauvages »).

καὶ φλόμου βύσματα ἀπὸ ἐλαιηρῶν κεραμίων, καὶ ἀπὸ τοῦ κνύφου τῶν κναφέων ζύμμισγε καθαρσίων, καὶ τοῦ καρποῦ τοῦ ὄφιοις ἀφαίρειν δὲ τὸ πολλὸν τοῦ πυρός, καὶ καίειν, καπνίσαις γὰρ ὄν μάλιστα.

« Y ajouter des tampons de molène qui ont servi à boucher les vases à huile, des ordures prises au peigne des foulons, et le fruit de l'*ophis* ; diminuer l'ardeur du feu, et brûler ; c'est ainsi que vous obtiendrez le plus de fumée » (il s'agit d'une recette de fumigation pour remédier à un écoulement de sang pathologique).

On pourrait hésiter, et se demander si *καρπός*, ici, ne désigne pas « la semence, le sperme du serpent ». Notons d'abord qu'il s'agirait d'un simple bien difficile à se procurer, mais il en est quelques-uns dans les corpus médicaux. Ce qui nous éloigne de cette interprétation²², c'est d'une part que *καρπός*, « fruit », n'a à notre connaissance guère ce sens concret de « sperme », et d'autre part que le latin semble connaître une dénomination parallèle avec le *serpens terrae*, que l'on comprendra, pour le coup, comme une plante rampante, au même titre que le serpolet et autres *ἔρπυλλοι*. Voici le texte²³ :

Polygonorum genera sunt IIII : primum genus sunsur, quae et sanguinaria fruticosa, serpens terra<e>, stiptica quia stringit.

Sunsur : supra in texto *sensur* scripsit auctor, Mai (1835 : 435, l. 21).

serpens terra Mai : *serpens terrae* legendum sec. André (1985 : s.v.)

« Il y a quatre genres de *polygonum* : le premier est aussi appelé *sunsur*, et aussi sanguinaire en buisson ; serpent de terre ; styptique, parce qu'il est astringent. »

On notera que la plante en question, qui est sans doute l'un des *πολύγονον* de Dioscoride (IV, 4-5), a une affinité particulière pour le sang (au point d'être appelée « sanguinaire ») et est astringente ; il ne serait donc pas surprenant de la voir citée dans une recette de fumigation visant à arrêter un écoulement de sang. Les *πολύ-*

22. Il faut sans doute, donc, comprendre ὄφις comme un phytonyme — c'était aussi l'opinion de Strömberg (1940 : 141).

23. *Dynamidia* (« *Propriété actives* »), II, 35 = Mai (1835 : 435, l. 26-28).

γονον de Dioscoride semblent recouvrir différentes renouées (genre *Polygonum* L.), plantes souvent astringentes, et dont certaines sont rampantes, ce qui conviendrait bien ici.

OPHIUSA

Parmi les phytonymes dérivés du nom du serpent, on notera en part. *ophiusa* (Pline, *Histoire naturelle*, XXIV, 163) :

ophiusam in Elephantine eiusdem Aethiopiae, liuidam difficilemque aspectu, qua pota terrorem minasque serpentium obuersari ita, ut mortem sibi eo metu consciscant ; ob id cogi sacrilegos illam bibere.

« L'*Ophiusa*, qui pousse à Éléphantine, également en Éthiopie, est livide et pénible à regarder ; prise en boisson, elle provoque de si terrifiantes visions de serpents menaçants que cette crainte conduit au suicide ; c'est pourquoi on contraint les sacrilèges à la boire. » trad. André (1972) modifiée.

On ne peut guère se prononcer sur l'identification de cette espèce qui n'est pas décrite, mais dont les effets hallucinogènes ont frappé Pline et ses informateurs²⁴.

Le latin connaît quant à lui un dérivé d'*anguis*, avec le *cucumis anguineus* (Columelle, *De l'agriculture*, II, 9, 10 ; VII, 10, 5, etc.) ou *anguinus* (par ex. Pline, *Histoire naturelle*, XX, 9). C'est le concombre d'âne, la momordique, qui projette violemment ses fruits à maturité, comme, nous dit-on²⁵, fait le serpent de son venin.

ὄφθαλμὸς Πύθωνος

ὄφθαλμὸς Πύθωνος [Dioscoride, *Matière médicale*, III, 26 (syn. du Cp.)] : « œil de Python », le serpent mythique qui régnait sur l'oracle de Delphes avant l'arrivée d'Apollon, serait un autre nom de la *στοιχός*, que nous identifions

24. On peut songer ou bien à une espèce du genre *Datura*, ou bien à *Peganum harmala* ; cette dernière espèce, particulièrement résistante à la sécheresse, a pu pousser à Éléphantine, au sud de l'Égypte, sans difficulté. Elle est encore présente en Égypte de nos jours. Cette même plante est considérée comme une « rue » par certains auteurs anciens (Dioscoride, *Matière médicale*, III, 46).

25. Flobert (1993 : 129), après André (1985 : s.v. *cucumis*, 2).

traditionnellement avec la lavande d'Hyères (*Lavandula stoechas* L.). Cet œil de serpent est « mélangé aux antidotes » (Dioscoride, *loc. cit.*), donc aux préparations qui permettent au médecin de lutter contre les morsures des venimeux.

HERBA BASILISCA

Herba basilisca [Pseudo-Apulée, *Herbier*, 130]. Elle pousse là où un serpent *basiliscus* est passé²⁶. La description de l'herbe est sans doute une sorte d'hybride entre plusieurs descriptions de plantes réelles, mais le caractère « tacheté » des feuilles fait penser à une aracée, sinon à de la serpentinaire. Cette *herba basilisca* protège contre tous les serpents. Il en va de même, dans l'*Herbarius* du Pseudo-Apulée, de la *dracontea*, qui est cette fois notre serpentinaire²⁷. La plante y est encore nommée *serpentina*, *serpentinaria*, voire peut-être *colubrina*²⁸.

COLUBRINA

Colubrina [CGL 3, 557, 62] : c'est un autre nom de la *dracontea*, c'est-à-dire toujours de notre serpentinaire ; cf. aussi 3, 622, 18 : *columbrina idest dragontea*.

Nous noterons pour mémoire, en marge de ce corpus déjà abondant, quelques exemples d'herbes qui, sans être à proprement parler des serpents, paraissent se déplacer par reptation à la surface du sol : *serpinaca* (peut-être la renouée des oiseaux, CGL 3, 584, 50) et *serpyllum* (-*ulum*) / ἔρπυλλον lequel reparait dans le CGL comme nom d'un « poireau » : CGL 2, 182, 47 : *Serpullum* ἐρπυλλον· ιδος· βοτανης· αγριο· πρασον. Nous ne sommes pas loin de l'ὄφιόσκορδον déjà rencontré.

26. Pour une mise au point récente sur le basilic des Anciens, voir Barbara (2008).

27. Pseudo-Apulée, *Herbier*, 14 : *Herba dracontea*. Les illustrations de la serpentinaire font l'objet d'une planche à part dans le volume de Howald & Sigerist (1927 : 40).

28. Les deux premiers termes sont à chercher dans l'apparat critique de Howald & Sigerist, (1927 : 48 *ad lin.* 12), le troisième est une correction vraisemblable pour *columbrina* donné *ibid.* par les manuscrits.

Dans ce bestiaire végétal, les serpents ne sont pas isolés. Les plantes à noms d'animaux ou à noms animaliers sont assez nombreuses (qu'il s'agisse des textes anciens ou de nos langues modernes : épervière, tue-loup, *toadstool* etc. — calques des termes latins adoptés par la langue populaire, ou dénominations nouvelles, propres aux langues modernes) et ce phénomène pourrait sans doute faire l'objet d'une étude à part, qui nous entraînerait malheureusement trop loin. Néanmoins, on notera que la série des termes latins et grecs est particulièrement abondante pour ce qui est des serpents, et l'on pourra se demander pourquoi.

La liste de nos plantes serpentines comprend en réalité plusieurs séries : des plantes qui « sont » des serpents, à cause de certaines de leurs caractéristiques morphologiques (port rampant, aspect tacheté), des plantes qui sont « à serpent » en ce sens qu'elles permettent de lutter contre les serpents : il peut s'agir de guérir leur morsure, mais aussi de les éloigner, ou plus spécifiquement de les éloigner de la litière où l'on dort²⁹ ; il peut s'agir de plantes qui servent à boucher les trous de serpents³⁰ ou à fabriquer des onguents dont il faut s'oindre à titre préventif³¹ — en somme, beaucoup de plantes « anti-ophiques »³² ; mais il peut s'agir aussi des plantes que les serpents aiment, où ils se plaisent, peut-être, et surtout qu'ils mangent (d'après les Anciens) ; ce troisième groupe de plantes serpentines n'est d'ailleurs pas exclusif des deux autres. C'est ce phénomène de consommation alimentaire d'herbes par les ophidiens, dans les textes de l'Antiquité, qui va nous intéresser au premier chef dans la suite de cet exposé.

29. Pour les plantes qui permettent de se préparer une litière préservée des serpents, voir Nicandre, *Thériaques*, 55-79 ; on y retrouve la vipérine (v. 65).

30. Nicandre, *Thériaques*, 79.

31. Nicandre, *Thériaques*, 80-97.

32. Liste en *Géoponiques*, XIII, 8. Pour les plantes hostiles aux serpents, voir aussi Élien, *Personnalité des animaux*, IX, 26-27.

DES SERPENTS QUI MANGENT DES HERBES

L'exemple le plus ancien est un passage homérique, auquel plusieurs textes anciens font ensuite allusion.

βεβρωκῶς κακὰ φάρμακα ET SIMILIA

Homère, *Iliade*, XXII, 92-97.

ἄλλ' ὃ γε μῖν Ἀχιλλῆα πελάριον ἄσσον ἴοντα.
ὡς δὲ δράκων ἐπὶ χειρὶ ὀρέστερος ἄνδρα μένησι
βεβρωκῶς κακὰ φάρμακα, ἔδου δὲ τέ μιν χόλος αἰνός,
σμερδαλέον δὲ δέδορκεν ἐλισσόμενος περὶ χειρὶ·
ὡς Ἐκτωρ ἄσβεστον ἔχων μένος οὐχ ὑπεχάρει,
πύργῳ ἔπι προύχοντι φαεινὴν ἄσπίδ' ἐρείσας·

« Mais lui, il reste à attendre Achille, qui s'approche, énorme ; c'est de cette façon qu'il attend l'homme, assis sur son trou, le serpent des montagnes, repu de poisons, tandis qu'un courroux terrible s'empare de lui, et qu'il jette des regards effrayants, en se lovant autour de son trou ; c'est de cette façon, oui, qu'Hector, plein d'une colère inextinguible, ne recule pas, mais appuie son bouclier brillant à une saillie du rempart. » trad. Mazon (1938¹) modifiée.

Κακὰ φάρμακα est difficile à traduire, mais j'ai voulu souligner qu'ici κακός n'est sans doute pas un épithète de nature : il sert à préciser la position de la nourriture du serpent, sur un axe des *pharmaka* qui va des remèdes aux poisons (*pharmakon agathon* / *pharmakon kakon*). On observera cependant que ce *pharmakon* opère ici de façon un peu étrange ; l'expression (κακὰ φάρμακα) se rencontre également dans l'*Odyssee* (X, 213), dans un contexte tout différent : il s'agit des lions et des loups à qui Circé, la magicienne, a donné des « poisons mauvais » afin qu'ils soient charmés et lui fassent fête au lieu de s'attaquer aux êtres humains comme ils font d'habitude. Dans un cas (*Odyssee*) le *pharmakon* a changé la nature du fauve, dans l'autre il passe à travers le serpent qui l'ingère pour infecter, en quelque sorte, ses victimes ; voici des représentations bien différentes de l'animal.

On pourrait bien sûr se demander si les *pharmaka* ici cités sont de nature végétale. Dans l'absolu, il pourrait s'agir de produits minéraux,

de produits animaux ou même d'animaux entiers ; le règne minéral et le règne animal ont certes contribué à la matière médicale de l'Antiquité. Mais on se souviendra d'une part que la très grande majorité des produits actifs manipulés par le médecin ou le pharmacologue ancien sont des produits végétaux ; et le dictionnaire de Chantraine³³ nous conforte dans l'idée que *pharmakon*, ici, signifie bien « un simple, un végétal à propriétés médicinales ». Cette interprétation est d'ailleurs celle de Virgile, dans le passage parallèle de l'*Énéide*. Il s'agit de la description de Pyrrhus pendant le sac de Troie (*Énéide*, II, 471-475) :

*qualis ubi in lucem coluber mala gramina pastus,
frigida sub terra tumidum quem bruma tegebat,
nunc, positus nouos exuuiis nitidusque iuuenta,
lubrica conuoluit sublato pectore terga
arduos ad solem, et linguis micat ore trisulcis.*

« On dirait, jaillissant dans la lumière, un serpent, nourri d'herbes vénéneuses : le froid hiver le cachait tout gonflé sous la terre, maintenant il a laissé ses dépouilles, neuf et brillant de jeunesse, il enroule son corps glissant, relève sa poitrine, dresse la tête face au soleil et fait vibrer dans sa gueule ses langues au triple dard. » trad. Perret (1977 [2002]).

On notera que pour rendre *pastus*, Perret a « nourri », alors que Mazon, dans le passage parallèle de l'*Iliade* (βεβρωκῶς), avait « repu », ce qui annonce déjà une des caractéristiques du serpent sur laquelle nous reviendrons : le serpent est goulu. Virgile, nous l'avons dit, comprend φάρμακα au sens de « poisons (végétaux), plantes médicinales et/ou toxiques », sens dont nous avons déjà signalé qu'il est sans doute celui du mot grec (*pharmakon*) et dont la suite nous confirmera l'importance.

On pourrait croire qu'il s'agit, avec ces textes homériques et épiques, de bizarreries inscrites dans une tradition poétique particulière, dont au demeurant le détail n'est pas clair (quelles sont ces herbes ? sont-elles d'une seule espèce ou de plusieurs espèces ? en quoi ont-elles pu

33. Chantraine (1984 : 1177, s.v. φάρμακον).

contribuer à envenimer le serpent ?). Mais un terme employé par un poète anonyme, sur une inscription votive assez banale, nous laissera entendre que les serpents mangent peut-être plus d'herbes qu'il n'y paraîtrait au premier abord.

DÉDICACE D'ARISTON À COS

Il s'agit de la dédicace par les habitants) de Cos, en l'honneur du flûtiste Ariston, d'une statue de Dionysos en bronze. Voici ce texte³⁴ :

Φοίβωι καὶ Βάκχωι μ' ἐπινίκιον ἴλαον αὐλοῖς,
 οὐνομα καὶ τέχνην πατρός ἐνευκαμένου,
 δῆμος ἐπέγραψεν Κόων Διόνυσον, Ἄριστων,
 μάρτυρά σοι στεφάνων Ἑλλάδος εὐρυχόρου.
 Ἄυφοτέρης ὀφιηβοσίης αὐλοῖσιν Ἄριστων,
 Πυθοῖ κῆν Νεμέη κλῶνας ἐρεψόμενος,
 Καὶ πίτυν ἐξ Ἴσθμοῖο Παλαίμοι πυκνά(λ)αλεῦσαν
 ἀσπίδα τε ἐξ Ἄργους ἀντὶ Διὸς κοτίνων,
 καὶ τὸν ὄπ' οὐκ ἀγρίου Παναθηναίοισιν ἐλαίου
 νεϊφόμενον δάφοις κρῶσσὸν ἐνευκόμενος,
 χάλκεον ἄβροχίτωνα Θυάνης παῖδα με Βάκχον,
 Δωρίδος ἐκ πάτρης ὄνθεμα δημοσίη
 Φοίβωι κόμαυτῶι κεχαρισμένον εἴσατο τέχνης
 ἦν πατρός ἐκ φίλης αὐσαθ' ὁμονυμῆς.
 λαλεῦσαν edd. ΑΑΛΕΥΣΑΝ lap.

« Le peuple de Cos, Ariston, m'a consacrée à Phoibos et à Bacchos, moi, statue de Dionysos, parce que ce dieu avait été favorable à tes flûtes, — un art que tu tiens de ton père, comme ton nom —, en l'honneur de ta victoire, témoignage des couronnes que t'a données la Grèce, pays des belles danses.

Ariston, grâce à sa flûte, s'est couronné des rameaux des deux pâtures des serpents, à Pythô et à Némée ; il a cueilli un rameau du pin des jeux isthmiques, qui chuchote sans cesse à Palæmon ; et il a remporté le bouclier d'Argos qui vaut bien l'olivier sauvage d'Olympie, ainsi que, lors des Panathénées, une cruche débordant des dons de l'olivier cultivé ; il m'a dressé, moi, un Bacchos de bronze à la tunique délicate, fils de Thyonè, aux frais de sa patrie dorienne, offrande agréable à Phoebos et à moi-même ; et qui témoigne de l'art qu'il a fait briller, à cause du nom qu'il se plaît à partager avec son père³⁵. »

34. Paton & Hicks (1891 : 58) = Segre (1993 : VI (1) : EV [Epigrafi votive e onorarie], 234), une base de marbre blanc provenant de démolitions dans le quartier du théâtre. Le texte a fait l'objet d'une étude précise : Merkelbach (1976).

35. Pour le détail de la traduction, voir Merkelbach (1976). On notera cependant le datif Παλαίμοι v. 7 (à ne pas comprendre comme s'il y avait περί + gén.) et le dernier vers quelque peu mal-

Les éditeurs du premier corpus des inscriptions de Cos, Paton et Hicks, se demandent si des serpents auraient été nourris dans les sanctuaires³⁶, s'appuyant pour cela sur une inscription publiée par Röhl dans les *Inscriptiones antiquissimae praeter Atticas in Attica repertae*. L'inscription a depuis été lue de façon toute différente. Paton et Hicks ne voyaient donc pas, ce qui est curieux en soi, que le problème de cette expression, ὀφιηβοσίης, n'est pas de savoir si les serpents étaient nourris, mais bien de savoir ce qu'ils mangeaient.

On peut bien sûr faire un détour par la mythologie pour expliquer le régime alimentaire que le poète anonyme de Cos prête aux serpents. Si le laurier de Delphes et le céleri de Némée (σέλινον : cf. Pindare, *Olympiques*, 13, 33) peuvent être appelés « pâture de serpents », c'est que Delphes et Némée sont des endroits où l'on se souvient des serpents du mythe. À Delphes, Apollon n'a régné qu'après avoir tué le serpent Python (une δρόκκινα : *Hymne homérique à Apollon*, 300 sq.). À Némée, les jeux sont fondés, dit-on, après qu'Opheltès-Archémoros a été tué par un serpent auprès de la source près de laquelle sa nourrice l'avait déposé³⁷. Ces herbes sont donc voisines de serpents illustres, mais rien n'indique que les serpents les aient mangées. En réalité, la mé-

traité par Merkelbach. Comme ce dernier l'a bien vu, ἀσπα(το) peut être rapproché par exemple de ἐναύονται chez Callimaque, *Iambes*, XIII. Φιλῆς < adj. φίλος.

36. Paton & Hicks (1891 : 113, n° 58) : « If we could ascertain that sacred serpents were kept and fed at sanctuaries, the meaning would be plain. » Cf. Röhl (1882 : n°162) : « *Acraephae* (*Carditzae*), in *pila aediculae S. Georgii. Exscripsit Lolling*. III ΦΙΕΣΣΗΗΕΡΟΠΙΤΟΙ/III. [ο]φιεσσι, ἦρωι Πτωί[ε]ι. *Putat serpentes sacras in oraculo illo satis celebri alitas esse.* » Mais le texte donné par les *Inscriptiones Graecae* est tout différent : Dittenberger (1892 : n° 2734 : [... Ἄκρ]αφιειεσσι, Εἰρωῖ Πτωί[ε]ι. Il ne s'agit plus de serpents, mais de gens de la bourgade d'Acraepha. — Un témoignage d'élevage de serpents à des fins « sacrées » : Lucien, *Alexandre ou le faux prophète*, 12. Y avait-il un serpent dans le sanctuaire d'Athéna sur l'Acropole ? Mangeait-il chaque mois un gâteau au miel ? Hérodote (VIII, 41) n'est pas catégorique à ce sujet. Merkelbach (1976) n'est pas non plus surpris par cette « pâture de serpent ».

37. Pseudo-Apollodore, *Bibliothèque*, III, 6, 4 (avec bibliographie et passages parallèles).

taphore est utilisée ici simplement parce que tout le monde sait que les serpents mangent de l'herbe.

De cela nous allons trouver confirmation, à la fin de l'Antiquité, dans plusieurs expressions employées par Nonnos de Panopolis dans les *Dionysiaques*.

δρακοντοβότω παρὰ λόχμη (Nonnos, *Dionysiaques*, XXV, 485 et IX, 252)

L'adjectif δρακοντοβότος se rencontre plusieurs fois dans Nonnos. Nous voyons par exemple qu'Inô, lorsqu'elle passe à Delphes (à Pythô), ne s'arrête pas au fourré « pâture du serpent-dragon » (IX, 252). Nous savons désormais qu'il ne s'agit pas là seulement d'un fourré où le serpent trouvait à se nourrir, mais sans doute plus précisément d'un fourré dont il paissait les herbes. Mais une autre occurrence, dans un passage consacré à la légende de Tylos, présente pour nous beaucoup plus d'intérêt.

Dans ce passage, Nonnos se conforme à l'image d'un serpent (δράκων ; au gén. δράκοντος [XXV, 457]) capable de manger aussi bien végétal qu'animal (une image que nous retrouverons par la suite) : « souvent, il saisissait, secouait et déracinait un arbre avec l'ouragan de ses dents pour l'engloutir dans son moite gosier ». En conséquence, le fourré où le serpent a son repaire est appelé, là aussi, δρακοντοβότος (XXV, 485), « qui paît les serpents » (et non pas simplement « repaire de serpent »). Mais ici, ce terme doit nous arrêter, et son sens est sans doute très fort. Car la femelle du serpent-dragon, comme dans la légende de Glaucos, dont nous parlerons tout à l'heure, apporte à son « mari », tué par un géant bienveillant, une herbe salvatrice, la « fleur de Zeus » (Διὸς ἄθος), qu'elle tient dans sa gueule (528). Elle sauve son compagnon mort en lui présentant l'herbe sous la narine (530). La nymphe qui pleurait Tylos mort n'aura qu'à imiter le comportement de la femelle δράκωνια pour sauver son frère, qui retrouve à son tour la vie en humant la fleur magique (539-542). Francis Vian cite de nombreux témoignages ico-

nographiques de cette légende, dont le premier témoignage (littéraire, celui-ci), pour nous, est un passage de Pline³⁸ :

Xanthus historiarum auctor in prima earum tradit occisum draconis catulum reuocatam ad uitam a parente herba quam balim nominat, eademque Tylonem, quem draco occiderat, restitutum saluti.

« L'historien Xanthus rapporte dans son premier livre qu'un serpent-dragon, dont le petit avait été tué, le rappela à la vie grâce à une herbe nommée *balis*, et que Tylon [*sic*], qui avait été tué par le serpent-dragon, fut ressuscité par la même herbe. » trad. André (1974) modifiée.

Certes, le serpent de Nonnos n'a pas mangé la « fleur de Zeus », il l'a simplement humée. Mais on est tenté de comprendre, à partir de cette expérience d'aromathérapie et de ce que nous savons par ailleurs désormais de la nourriture des serpents, que l'efficace de la fleur aurait été le même s'il y avait eu ingestion, et que les fourrés δρακοντοβότοι sont aussi bien ceux où le serpent trouve sa *pâtur*e³⁹.

On notera encore qu'il s'agit de fourrés, de lieux sauvages et quelque peu éloignés de la civilisation urbaine, trait que nous avons déjà rencontré. Chez Élien⁴⁰, un serpent-dragon amoureux, mais momentanément éloigné de son ami se réjouit à la fois de la vie reculée des bois et des herbes médicinales que l'on peut y manger :

ὡς δὲ ὕλης ἐλάβετο καὶ τῶν ἐκεῖ φαρμάκων τῶν συμφύων, διέτριβεν ἐνταῦθα ταῖς τῶν δρακόντων τροφαῖς ἡδόμενος.

« Lorsqu'il eut pris goût à la forêt et aux herbes médicinales accordées à sa nature⁴¹, il vécut là, se régalant des nourritures propres aux serpents-dragons. » trad. Zucker (2001) modifiée.

38. Pline, *Histoire naturelle*, XXV, 14.

39. On notera qu'une partie du vocabulaire homérique du passage des *Dionysiaques* semble plutôt ressortir à la nourriture qu'à l'aromathérapie : ζωή (531) avec le sens homérique de « moyen de subsistance, vivre » ; ζείδωρος (541).

40. Élien, *Personnalité des animaux*, VI, 63.

41. C'est là à peu près le sens de l'adj. συμφύης qui ne signifie pas « qui y pousse » — malgré la traduction donnée par Zucker (2001) —, le lecteur qui m'a suivi jusqu'ici en tombera j'espère d'accord.

Mais à travers les légendes rapportées par Nonnos, nous quittons déjà le domaine de l'herbe alimentaire pour arriver à celui des herbes médicinales.

LE FENOUIL ET AUTRES HERBES PAR LESQUELLES LES SERPENTS SE SOIGNENT

Nicandre, *Thériaques*, 29-34

ἡδ' ἵνα ποίη
πρῶτα κυσκομένη χλοάει σκιάοντας ἰάμινους,
τῆμος ὅτ' ἀζαλέων φολίδων ἀπεδύσατο γῆρας
μῶλως ἐπιστείβων, ὅτε φωλεὸν εἶαρι φεύγων
ὄμμασιν ἀμβλώσει, μαρόθου δέ ἐ νήχυτος ὄρηξ
βοσκηθεῖς ὠκύν τε καὶ ἀνύγηεντα τίθησι.

Grâce aux conseils de Nicandre, le dédicataire des *Thériaques*, Hermésianax, pourra se soigner en toutes circonstances et en tous lieux ; également « à l'endroit où l'herbe, dès qu'elle bourgeonne, fait verdoyer les humides prairies ombreuses, en la saison où le serpent dévêt sa vieille dépouille écailleuse desséchée, progressant mollement, lorsqu'au printemps il fuit son trou, la vue émoussée, mais retrouve, en paissant la pousse abondante du fenouil, sa rapidité et l'éclat de son regard. » (trad. Jacques 2002).

Sont influencés par ce passage d'une part le *Lexikon Patmense* (*Lexique de Patmos*) cité par J.-M. Jacques dans son édition⁴², et d'autre part le passage d'Andromachos sur la chasse des vipères (v. 77-96 = Galien, *Antidotes*, I, 6 (XIV, 37 K.))⁴³. En revanche, il est possible que les passages de Pline soient indépendants :

Pline, *Histoire naturelle*, VIII, 99 : *Anguis, hiberno situ membrana corporis obducta, feniculi suco impedi-mentum illud exuit nitidusque uernat.*

« Le serpent, qui se couvre d'une membrane dans l'engourdissement de l'hiver, se débarrasse de la peau qui le gêne grâce au jus de fenouil, et reparait, au printemps, brillant de jeunesse » (trad. Ernout).

42. Jacques (2002 : 4) : le texte du lexique est cité dans l'apparat des *testimonia* au v. 31.

43. J'ai déjà parlé ailleurs de ce passage : Luccioni (2003).

Pline répète ensuite la notice à la suite d'une confusion de fiches :

Pline, *Histoire naturelle*, VIII, 99 : *Idem hiberna latebra uisu obscurato maratho herbae se adfricans oculos inunguit ac refouet.*

« Le même animal, dont la vue s'est obscurcie dans sa retraite d'hiver, se frotte contre la plante *marathon*, et s'en frictionne les yeux pour leur rendre leur vigueur. » trad. Ernout (1952 : 58). *Marathon* est le nom grec du fenouil.

Pline, *Histoire naturelle*, XX, 254 : *Feniculum nobilitauere serpentes gustatu, ut diximus, senectam exuendo oculorumque aciem suco eius reficiendo, unde intellectum, hominum quoque caliginem praecipue eo leuari.*

« Le fenouil a été rendu célèbre par les serpents qui, comme nous l'avons dit, en mangeant quand ils dépouillent leur vieille peau, et s'éclaircissent la vue avec le suc ; on comprit par là que pour l'homme aussi c'était un excellent remède pour éclaircir la vue. » (trad. André).

Pline, *Histoire naturelle*, XIX, 173 (dans une liste de « *ferulacei* ») : *feniculum anguibus, ut diximus, gratissimum.*

« Le fenouil, très apprécié des serpents, comme nous l'avons dit. »

Malgré une hésitation du scholiaste de Nicandre (Σ 32d : ἡ χριόμενα ὡς τινες λέγουσιν, τῷ χυλῷ τοῦ μαρόθου) et de Pline, il s'agit bien de l'absorption d'une plante ; le serpent paît le fenouil⁴⁴.

Il est possible qu'il y ait à l'apparent aveuglement du serpent une explication aristotélienne ; voici en effet ce qu'affirme le Stagirite dans l'*Histoire des animaux*, VII [olim VIII], 17, 27-29 (600b) :

ὅταν δ' ὄρχωνται ἐκδύνειν οἱ ὄφεις, ἀπὸ τῶν ὀφθαλμῶν ἀφίσταται πᾶσι πρῶτον, ὥστε δοκεῖν γίγνεσθαι τυφλοὺς τοῖς μὴ συνιοῦσι τὸ πόθος.

συνιοῦσι *mss.*, *Balme* : συννοοῦσι *Bekker, alii.*

44. À cette petite collection on peut ajouter Nepualios, Περὶ τῶν κατὰ ἀντιπάθειαν καὶ συμπάθειαν (*Sur les phénomènes d'antipathie et de sympathie chez les animaux*), 22 : ὄφεις ἀμβλωποῦντες μάραθρον ἐσθίουσι : « Les serpents, quand leur vue baisse, mangent du fenouil. »

« Lorsque les serpents commencent à muer, c'est tout d'abord par les yeux que se fait le retrait [*scil.* de la peau], de sorte qu'ils paraissent aveugles à ceux qui ne comprennent pas ce qui leur arrive. »

Mais l'important pour nous, à en rester au texte de Nicandre et aux textes parallèles de Pline, est que le serpent a trouvé une herbe pour se soigner.

Ce point doit être rapproché de plusieurs textes qui signalent que les serpents savent cueillir des herbes bénéfiques : on en a un premier témoignage dans la notice consacrée par Pline au serpent-dragon (*Histoire naturelle*, VIII, 99) : *Draco uernam nausiam siluestris lactucae suco restinguit*. « Le serpent-dragon apaise son malaise printanier grâce au suc de la laitue sauvage. » On songe ici plutôt à un usage interne, à cause de l'affection en cause.

Mais c'est la légende de Glaukos et Polyidos, parallèle à celle de Tylos dont nous avons déjà parlé tout à l'heure, qui donne peut-être le témoignage le plus intéressant. Je résume la légende telle qu'on la trouve dans le Pseudo-Apollodore (*Bibliothèque*, III, 3, 1). Glaukos, fils de Minos, meurt en tombant dans une jarre de miel. Polyidos est chargé par Minos de le faire revenir à la vie, et est enfermé avec le cadavre. Il aperçoit un serpent qui s'approche du corps, et le tue d'un coup de pierre, de peur que le serpent ne le tue, lui Polyidos. Un deuxième serpent vient soigner le premier en imposant sur son corps une herbe salutaire. Polyidos use du même remède pour Glaukos, qui est sauvé. Frazer, dans son édition du Pseudo-Apollodore, collectionne évidemment un grand nombre de légendes prises ici ou là et susceptibles d'éclairer la nôtre⁴⁵.

Ce Glaukos crétois présente un certain nombre de points communs avec d'autres personnages du même nom, notamment Glaukos d'Anthédon⁴⁶. Ce dernier, après avoir touché ou goûté

une herbe dont il avait observé qu'elle rendait à la vie, sur le rivage, les poissons qui se trouvaient la toucher ou la manger, en goûte à son tour et est changé en dieu marin. Il est impossible de faire ici l'étude de ces légendes qui constituent ensemble un tissu mythique aux intrications complexes. Dans tous les cas, serpent ou poisson, il s'agit d'un enseignement d'ordre médical donné involontairement par un animal à un humain.

Il faut certes noter que nous n'avons guère de témoignages d'herbes portant un nom de serpent et susceptibles d'être utilisées à titre médical par les serpents. La plupart de nos témoignages sur les serpents *médecins* parlent ou bien d'une herbe anonyme (« fleur de Zeus » pour Nonnos), du fenouil, ou bien de la consommation de diverses herbes salutaires indéterminées ensemble (Pausanias, ci-après). Ces herbes sont ou bien citées comme ingérées, ou bien médicinales à quelque autre titre. On notera pourtant un témoignage isolé et elliptique d'usage *externe* de la serpenteaire, chez Nepualios (Περὶ τῶν κατὰ ἀντιπάθειαν καὶ συμπάθειαν, 43) :

δράκων δρακόντιον βοτάνην (suppléer, dans le contexte, τίθησι)

« Le serpent-dragon utilise la serpenteaire (comme remède externe). »

C'est là certes un premier dossier (ou une première version du dossier), qui est intéressant : nous savons désormais que les serpents consomment (selon les sources anciennes) des herbes médicinales, ou parfois qu'ils les utilisent en remède externe.

De cette consommation médicinale à une consommation par laquelle l'animal augmente sa toxicité propre, il n'y a qu'un pas, qu'un témoignage d'Élien (*Personnalité des animaux*, VI, 4) nous permet de franchir :

Οἱ δράκοντες ὅταν ὀπάρας μέλλωσι γεύεσθαι, τῆς πικρίδος καλουμένης ῥοφοῦσι τὸν ὀπὸν· ὀνίνησι δὲ ὄρα αὐτοὺς αὐτὴ πρὸς τὸ μὴ φύσης τινὸς ὑποπίμπλασθαι. μέλλοντες δὲ τινα ἐλλοχῶν ἢ ἄθρωπον ἢ

(Weicker 1910a-b), le passage d'Athénée, *Deipnosophistes*, VII, 296a-297c.

45. Voir notamment Frazer (1921 [vol. 2] : 363 *sqq.* = Appendix VIII, « The resurrection of Glaucus »).

46. On consultera en particulier, outre les articles de la *Realencyclopädie* relatifs à « Glaukos » et au Glaukos crétois

θήρα, τὰς θανατηφόρους ῥίζας ἐσθίουσι καὶ τὰς πόας μέντοι τὰς τοιαύτας, οὐκ ἦν δὲ ἄρα οὐδὲ Ὅμηρος αὐτῶν τῆς τροφῆς ἁμαθῆς. λέγει γοῦν ὅπως ἄνδρα μένει περὶ τὸν φῶλεον εἰλούμενος, προεμπλησθεὶς σιτίων πολλῶν φαρμακῶδων καὶ κακῶν.

« Lorsque les serpents-dragons se préparent à goûter à des fruits, ils sucent avidement le suc de la plante appelée *pikris*, « salade amère ». Car celle-ci les aide à ne pas être affectés de flatulence. Mais lorsqu'ils veulent tendre une embuscade à un homme ou à une bête, ils mangent au contraire des racines mortifères ou des herbes de même sorte. Homère non plus n'était pas ignorant de cette manière de se nourrir. Il raconte en tout cas comment le serpent attend l'homme, enroulé autour de son repaire, après s'être préalablement rempli de beaucoup de nourritures empoisonnées. »

Nous retrouvons ici une herbe médicinale (la « salade amère »), et le thème homérique⁴⁷ désormais bien connu ; notons qu'Élien interprète sans hésiter le texte homérique dans le sens qui nous est apparu nécessaire : ce sont bien des herbes que le serpent mange, et il les mange afin de devenir lui-même plus néfaste.

Nous avons la chance de pouvoir discerner plus clairement les raisons et les conséquences de cette consommation, grâce à un texte curieux de Pausanias. En le lisant, nous pourrions mieux comprendre pourquoi cet imaginaire du serpent mangeur d'herbe a pu subsister aussi longtemps, et sous tant de formes, dans les traditions antiques.

LES SERPENTS MANGENT DES HERBES QUI MODIFIENT LEUR TEMPÉRAMENT

DANS L'HÉLICON

Voici ce que dit Pausanias⁴⁸ de l'Hélicon, montagne des Muses, et des serpents qui l'habitent. Nous commentons brièvement paragraphe après paragraphe.

47. C'est parce que nous avons ici une imitation homérique que nous devons traduire φαρμακῶδων καὶ κακῶν par un seul mot français (cf. plus haut sur κακά φάρμακα).

48. Pausanias, *Description de la Grèce*, IX, 28, 1-4.

1. ὁ δὲ Ἐλικῶν ὄρων τῶν ἐν τῇ Ἑλλάδι ἐν τοῖς μάλιστα ἐστὶν εὐγεως καὶ δένδρων ἡμέρων ἀνάπλευς· καὶ οἱ τῆς ἀνδράχου καρπὸν αἴξιν ἡδιστον. λέγουσι δὲ οἱ περὶ τὸν Ἐλικῶνα οἰκούντες καὶ ἀπάσας ἐν τῷ ὄρει τὰς πόας καὶ τὰς ῥίζας ἠκιστα ἐπὶ ἀνθρώπου θανάτῳ φύεσθαι. καὶ δὴ καὶ τοῖς ὄφεισι τὸν ἴον ποιοῦσιν ἐνταῦθα ἀσθενέστερον αἰ νομαί, ὥστε καὶ διαφεύγουσι τὰ πολλὰ οἱ δηχθέντες, ἦν ἀνδρὶ Λίβυι γένους τοῦ Ψύλων ἢ καὶ ἄλλως προσφόροις ἐπιτύχῳσι [τοῖς] φαρμάκοις.

τοῖς *post scribam Parisini gr. 1409 del. Rocha-Pereira*

« Parmi les montagnes de Grèce, l'Hélicon est de celles où la terre est la plus riche, et la plus pleine d'arbres cultivés. Les buissons d'arbusiers donnent aux chèvres une pâture plus douce que nulle part ailleurs. Ceux qui habitent autour de l'Hélicon disent que toutes les herbes et les racines qui poussent dans cette montagne ont naturellement la propriété de n'être pas du tout mortifères pour l'homme. Et de fait, le venin des serpents y est rendu plus faible parce qu'ils y paissent. De sorte que la plupart de ceux qui sont mordus en réchappent, quand ils tombent sur un homme de la race africaine des Psylles, ou encore sur des remèdes convenables. »

Voici un raisonnement au moins curieux : la pâture des serpents rend leur venin inoffensif, si bien que l'on guérit si l'on est victime de leur morsure, *du moins* si l'on rencontre un guérisseur compétent. Je retrouve un phénomène du même ordre dans une anecdote rapportée par Claude Lévi-Strauss dans *Tristes tropiques*. Dans le chapitre consacré aux Nambikwara, il raconte que le chef d'une troupe de cueilleurs de plantes médicinales⁴⁹ se fait « vacciner » contre le venin des serpents, selon une cure mise au point par un *curandeiro* local (un guérisseur, un « rebouteux », écrit Lévi-Strauss en 1955, à une époque où l'on ne parlait ni d'ethnomédecine ni *a fortiori* de tradipraticien). Pour contrôler l'efficacité de la cure, il se fait ensuite mordre volontairement par un serpent. « Il est

49. Ces cueilleurs d'herbes s'appellent des *poaeiros*, par une ironie qui fait frissonner l'helléniste ; mais le terme viendrait d'une langue indienne, le tupi, et non du grec πόα, « herbe ».

vrai, ajoute-t-il, que le serpent choisi n'était pas venimeux. » Voici ce qu'écrivait alors Lévi-Strauss pour expliquer ce raisonnement qui n'est boiteux qu'en apparence : le chef des cueilleurs de plantes pensait sans doute « que les puissances surnaturelles provoquées par le rebouteux, si sa magie n'avait pas été réelle, auraient tenu à le démentir en rendant venimeux un serpent qui ne l'était pas habituellement. Puisque la cure était considérée comme magique, sur un plan également magique il l'avait tout de même contrôlée de façon expérimentale. »⁵⁰ Gardons cette anecdote en mémoire.

Quant aux Psylles, ils sont une peuplade d'Afrique, connue dans l'Antiquité pour son expertise en matière de serpents, et notamment de guérison de morsures de serpents. Pline les rapproche⁵¹ des Ophiogènes : un jour, un membre de cette « famille » fut jeté dans une jarre (un *dolium*) pleine de serpents, « pour voir ce qui allait se passer (*experimenti causa*) ; alors qu'ils dardaient leur langue, il causa l'émerveillement » en survivant. Nous avons croisé une herbe « ophiogène » (ὄφιογενιον), nous croiserons encore des spécialistes ès-serpents, et des langues qui se dardent. Continuons à lire Pausanias.

2. ἔστι μὲν δὴ ὁ ἴος τοῖς ἀγριωτάτοις τῶν ὄφειων καὶ ἄλλως βλάβηριος ἐς τε ἀθρώπους καὶ ζῶα ὁμοίως τὰ πάντα, συντελοῦσι δὲ οὐχ ἥκιστα ἐς ἰσχὺν σφισι τοῦ ἰοῦ καὶ αἰ νομαί, ἐπεὶ τοὶ καὶ ἀνδρὸς ἀκούσας οἶδα Φοῖνικος ὡς ἐν τῇ ὀρεινῇ τῇ Φοινίκῃ ἀγριωτέρους τοὺς ἔχεις ποιοῦσιν αἰ ῥίζαι. ἔφη δὲ ἀθρώπων ἰδεῖν αὐτὸς ἀποφεύγοντα ὀρμὴν ἔχεως, καὶ τὸν μὲν ἐπὶ τι ἀναδραμεῖν δένδρον, τὸν δὲ ἔχιν, ὡς ἦλθεν ὕστερος, ἀποπνεῦσαι πρὸς τὸ δένδρον τοῦ ἰοῦ καὶ οὐ ζῆν ἐτι τὸν ἀθρώπων.

« On sait que le venin, chez ceux des serpents qui sont les plus sauvages, est en général fatal aux êtres humains et à tous les animaux pareillement, mais c'est notamment la pâture qui apporte à la force de ce venin une contribution non négligeable ; j'ai en effet entendu dire par un Phénicien que dans la partie montagneuse de ce pays, ce sont les racines

qui rendent les serpents plus sauvages. Il me dit qu'il avait lui-même vu un homme qui fuyait l'assaut d'un serpent ; l'homme était monté sur un arbre, mais la vipère, qui le suivait, avait soufflé une partie de son venin vers l'arbre et l'homme avait cessé de vivre. »

On peut noter une première antithèse : face à l'Hélicon, montagne douce entre toutes, voici des montagnes « phéniciennes », où les serpents sont si toxiques que leur venin peut même tuer à distance⁵². Nous revenons ensuite à des pays d'une grande douceur, puisque les vipères qui habitent près des arbres à encens sont inoffensives. Il y a une sorte d'accord entre le serpent et le paysage, entre la sauvagerie de l'un et de l'autre, ce qui nous ramène à l'ὄφιοσκορδον cité plus haut. Pausanias derechef :

3. τούτου μὲν τοιαῦτα ἤκουσα· ἐν δὲ τῇ χάρα τῇ Ἀράβων ὅσοι τῶν ἔχεων περὶ τὰ δένδρα τὰ πάλσαμα οἰκοῦσι, τοιόδε ἄλλα ἐς αὐτοὺς συμβαίνοντα οἶδα. μέγεθος μὲν κατὰ μυρσίνης θάμνον τὰ πάλσαμά ἐστι, φύλλα δὲ αὐτοῖς κατὰ τὴν πόαν τὸ σάμψουχον· ἔχεων δὲ τῶν ἐν τῇ Ἀραβίᾳ καθ' ὁπόσους καὶ πλείονες καὶ ἐλάσσονες ὑπὸ ἕκαστον αὐλιζονται δένδρον· τροφή γὰρ αὐτοῖς ὁ τῶν παλσάμων ἐστὶν ὁπὸς ἡδίστη, καὶ ἔτι καὶ ἄλλως τῇ σκιᾷ τῶν φυτῶν χαίρουσιν.

« Voici donc le genre de chose que j'ai entendu de cet homme. Par ailleurs, à propos de ceux des serpents qui habitent près des arbres à encens, en Arabie, voici quelques autres éléments que je connais à leur sujet. Le baumier a la taille d'un buisson de myrte, ses feuilles sont comme celles de la marjolaine. Les vipères d'Arabie nichent en plus ou moins grand nombre sous cet arbre. Car pour elles le suc du baumier est une nourriture d'une grande douceur, et par ailleurs elles se réjouissent de l'ombre de ces plantes. »

4. ἐπὸν οὖν συλλέγειν τοῦ παλσάμου τὸν ὁπὸν ἀφίκτηται τοῖς Ἀραβῶν ἄρα, ξύλων δύο ἕκαστος σκυτάλας ἐπὶ τοὺς ἔχεις ἐσφέρει, κροτοῦντες δὲ τὰ ξύλα ἀπελαύνουσι τοὺς

52. Pausanias pense-t-il à un souffle ou à un crachat ? Il est difficile de le dire. Il est difficile de localiser avec certitude ces « montagnes de Phénicie » dont il parle de seconde main. Nous pouvons penser que son information se rapporte en dernier recours à des « cobras cracheurs », par exemple *Naja pallida* Berenger (présent en Égypte), ou peut-être (pour l'extrême sud de ce pays) *Naja nigricollis* Reinhardt.

50. Lévi-Strauss (2008 [1955] : 264).

51. Pline, *Histoire naturelle*, XXVIII, 30.

ἔχεις· ἀποκτείνειν δὲ αὐτοὺς οὐκ ἐθέλουσιν ἱεροὺς τῶν παλσάμων νομίζοντες. ἦν δὲ καὶ ὑπὸ ἔχεων δηχθῆναι τῷ συμβῆ, τὸ μὲν τραυμά ἐστιν ὁποῖον καὶ ὑπὸ σιδήρου, δειμα δὲ ἄπεισι τὸ ὀπὸ τοῦ ἰοῦ· ὅτε γὰρ σιτουμένοις τοῖς ἔχεσι μύρων τὸ εὐοσμότατον, μετακεράννυται σφισιν ἐκ τοῦ θανατώδους ἐς τὸ ἠπιώτερον ὁ ἰός.

« Lorsque donc arrive pour les Arabes la saison de récolter le suc des baumiers, chacun apporte deux bâtons auprès des vipères. Ils les chassent en frappant ensemble les morceaux de bois. Ils ne veulent pas les tuer, car ils considèrent qu'elles ont avec les baumiers un lien sacré. Et s'il arrive à quelqu'un d'être mordu par les vipères, la blessure est comme celle que ferait le fer, mais sans que s'y ajoute l'angoisse que causerait le poison. Car, comme les vipères se nourrissent du plus odorant des parfums, le venin, chez elles, subit un mélange qui en tempère le caractère mortel et le rend plus bénin. »

Il faut noter que ce qui rend le venin plus inoffensif, auprès des baumiers, c'est un mélange, une *krasis*, voire une « métacrèse ». Pausanias retrouve ici un vocabulaire typiquement médical ou issu des textes de « physiciens ».

La récolte de l'encens sur des arbres gardés par des vipères fait songer à bien d'autres légendes antiques de récolte de produits exotiques. Pour ce qui est des serpents, on se contentera de rappeler que le poivre était gardé, nous rapporte Isidore⁵³, par des serpents, que les cueilleurs chassent en faisant du feu (c'est pourquoi le poivre est noir, comme s'il était *cuit*). Dans notre passage de Pausanias, il est curieux également de noter que les vipères, qui semblent bien dans le Pélion paître des herbes adoucissantes, se nourrissent en Arabie uniquement de l'odeur des baumiers.

Un autre parallèle est donné par un animal qui a parfois maille à partir avec le serpent, je veux parler de l'éléphant : l'éléphant, dont l'haleine parfumée est médicinale, doit cette particularité à sa nourriture, constituée de la rose noire de l'Inde, pays chaud et voisin du soleil⁵⁴.

53. Isidore de Séville, *Étymologies*, XVII, 8.

54. Achille Tatius, *Le roman de Leucippé et Clitophon*, IV, 5, 1-3.

DANS LE PÉLION

Un autre texte de géographie antique, la *Description du mont Pélion*⁵⁵ — d'après l'opinion la plus récente⁵⁶, il s'agirait de fragments du *περὶ πόλεων* (*Traité sur les cités*) dû à Héraclide le Critique — semble donner de ce passage un écho imparfait :

n°2 (p. 106 Müller) : 2. Πᾶν δ' ἐστὶ τὸ ὄρος μαλακόν, γεώλοφόν τε καὶ πάμφορον· ὕλης δ' ἐν αὐτῷ πᾶν φύεται γένος [...]. 3. Γίνεται δ' ἐν αὐτῷ καὶ βοτάνη ἐν τοῖς χερσώδεσι μάλιστα χωρίοις καὶ ἴριζα δένδρου, ἥτις τῶν ὄφεων δήγματα δοκεῖ ἀπέχειν ἐπικίνδυνα· τοὺς μὲν ἐκ τῆς χάρας ἐν ἡ πέφυκε τῇ ὀσμῇ μακρὰν ἀπελάυνει, τοὺς δ' ἐγγίσαντας ἄχρειοί, κόρον καταχέουσα, τοὺς δ' ἀναμένους αὐτῆς ἀναιρεῖ τῇ ὀσμῇ· τοιαύτην τὴν δύναμιν ἔχει, τοῖς δ' ἀνθρώποις ἠδεῖα καταφαίνεται· τῇ τοῦ θύμου γὰρ ἐστὶν ἀθροῦντος ὀσμῇ παραπλησία, τοὺς δὲ δηχθέντας ὑφ' οὐποτοῦν ὄφεως ἐν οἴνω δοθεῖσα ὑγιάζει.

« Toute cette montagne est douce, couverte de terre, propre à toutes les productions. Toutes les sortes d'arbres y poussent [...] Il y a aussi une plante, en particulier dans les endroits couverts de terre sèche, une racine d'arbre, qui semble protéger des morsures de serpents dangereuses. Les uns, elle les éloigne de l'endroit où elle pousse, par son odeur ; d'autres, s'ils s'approchent, elle les rend inoffensifs, en les plongeant dans un sommeil comateux ; d'autres, s'ils la touchent, elle les tue par son odeur. Telle est sa vertu. Elle est douce pour les hommes ; son odeur se rapproche de celle du thym en fleur, et elle guérit, bue dans du vin, ceux qui ont été mordus par un serpent quel qu'il soit. »

Cet extrait (dont le texte n'est pas très sûr) constitue en quelque sorte l'antithèse du texte du Périégète, mais une antithèse imparfaite. L'herbe du Pélion est nocive aux serpents, comme les herbes de l'Hélicon leur sont favorables, mais non en ce qu'elles leur donnent la santé — elles leur enlèvent seulement leur venin. On notera l'importance de l'odeur associée ou opposée au danger que constituent les serpents,

55. GGM I (1855 : 97 sqq. [*Dicaearchi ut fertur, potius vero Athenaei descriptionis Graeciae fragm. tria*]).

56. Brodersen (1998).

ce qui nous rappelle le texte de Nonnos cité précédemment.

L'éditeur des *GGM* (Karl Müller) signale des textes antérieurs (plus ou moins) parallèles : d'abord Théophraste, *Recherches sur les plantes*, IX, 11, 1 (ou pour reprendre la suggestion de Suzanne Amigues dans son édition, un Théophraste ici et là « édité » par Nélée de Scepsis)⁵⁷, qui évoque la panacée de Chiron, que l'on prend dans du vin pour se guérir des morsures de serpent.

Malgré le caractère géographiquement séduisant du rapprochement (Chiron est souvent associé au Pélion), les plantes évoquées par Pline à la fin du livre XXIV me semblent présenter plus de similitudes avec notre notice.

Pline, *Histoire naturelle*, XXIV, 148 : *serpentes nidore, cum crematur, priuatim aspidas, fugat aut inebriat ita ut torpentes inueniantur. Perunctos quoque aro e laureo oleo fugiunt. Ideo et contra ictus dari potui in uino nigro putant utile.*

« Son odeur, quand on le brûle, chasse les serpents, en particulier les aspics⁵⁸, ou les enivre au point qu'on les trouve engourdis ; ils fuient aussi les personnes frottées d'*aros* macéré dans de l'huile de laurier. C'est pourquoi on considère qu'elle est également utile contre leur morsure, si on la donne à boire dans du vin noir. » trad. André (1972) (il s'agit de la plante appelée *aros*).

Pline, *Histoire naturelle*, XXIV, 149 : *Dracunculus, quem dixi, hordeo maturescente effoditur luna crescente. Omnino habentem serpentes fugiunt. Adeo percussis prodesse potum aiunt.*

« On arrache la serpente, dont j'ai parlé, au moment où l'orge mûrit, quand la lune croît. Les serpents fuient celui qui en porte simplement sur lui. On la dit particulièrement bonne en boisson pour ceux qui ont été mordus. »

57. Amigues (2006 : XLI sqq. et particulièrement LII à LVII).

58. Nous n'entendons pas ici désigner *Vipera aspis* L. L'*aspis* ici cité par Pline serait plutôt, me signale Jean Trinquier, un cobra (genre *Naja*). On peut penser par ex. à *Naja haje* L., le cobra égyptien, que les Romains devaient mieux connaître que *Naja naja* L. (espèce du sous-continent indien), et que l'on appelle encore « aspic » en Afrique du Nord.

Les notices consacrées à des aracées comestibles après cuisson (les colocases) et celles qui concernent d'autres espèces, en particulier *Dracunculus vulgaris*, la serpente, sont irrémédiablement confuses dès avant l'*Histoire Naturelle* (XXIV, 142 : *magnae cum dracontio litis*)⁵⁹.

Dans cette notice peut-être due à Héraclide Kritikos, comme dans les textes proches de Pline (mais portant peut-être sur une ou plusieurs plantes bien différentes de celle dont nous parle Héraclide), il n'est pas question de plantes ingérées par des serpents, mais seulement de plantes toxiques pour les serpents au toucher⁶⁰ ou à l'odeur. Mais la notice d'Héraclide présente des points communs intéressants avec celle de Pausanias sur l'Hélicon. Dans l'un et l'autre cas, c'est la douceur et la fertilité du pays qui sont liées, plus ou moins directement, au caractère inoffensif des serpents qui l'habitent.

On pourrait se demander si le caractère chtonien des serpents dans certains mythes, leur naissance de la terre, et le lien étroit qui les unit ici ou là avec des habitants humains autochtones, n'ont pas poussé des interprètes antiques (voire très anciens) à penser qu'ils devaient emprunter certains de leurs caractères à la terre qui les avait fait naître. Mauvaise terre, mauvais serpents. Cette influence tellurique aurait pu passer par la consommation des productions les plus directement terrestres, à savoir les plantes. Nous sommes ici dans une série bien constituée, celle des animaux qui ont acquis une certaine toxicité à cause de leur façon de se nourrir, ou plutôt à cause de leur nourriture⁶¹.

59. On retrouve un témoignage de cette confusion des noms dans le lexique botanique pseudo-galénique cité plus haut, Delatte (1939 : 386, l. 10) : ἄρου ρίζα τὸ μικρὸν δρακόντιον λεγόμενον.

60. Une notule isolée de Sextus Empiricus, *Questions pyrrhoniennes*, I, 58, complètera cette série : ἐχιδνα δὲ θιγόντος αὐτῆς μόνον φηγοῦ κλάδου καροῦται : « Il suffit qu'un rameau de chêne vélanède touche une vipère pour qu'elle s'évanouisse. »

61. Un témoignage peu connu de cette contamination de l'animal par le végétal, et qui pourrait nous intéresser ici, est celui que livre le romancier Jamblique ; dans les *Babyloniennes*, des abeilles élaborent un miel toxique après avoir butiné dans une pâte de serpents : Photius, *cod.* 94, 3 = Habrich 1960 : 14, lignes 6-10 ; 15, lignes 4-9, .

Mais je crois que d'autres interprétations, ou plutôt des lignes d'interprétation plus riches, sont possibles.

POURQUOI LES SERPENTS MANGENT-ILS DES HERBES ?

Un embryon d'explication doit être fourni par un passage d'Aristote, *Histoire des animaux*, VII [VIII] (594a, 4-20) :

Τὰ δὲ φολιδωτὰ τῶν ζῴων, οἷον σαῦρός τε καὶ τὰ τετράποδα τᾶλλα καὶ οἱ ὄφεις, παμφάγα ἐστίν· καὶ γὰρ σαρκοφάγα καὶ πᾶν ἐσθίουσιν. οἱ δ' ὄφεις καὶ λιχνότατοι τῶν ζῴων εἰσίν. ἔστι μὲν οὖν ὀλιγόποτα καὶ ταῦτα καὶ τᾶλλα ὅσα ἔχει τὸν πλεῦμονα σομφόν· ἔχουσιν δὲ σομφόν τὰ ὀλίγαίμα πάντα καὶ τὰ ὠτόκα. οἱ δ' ὄφεις καὶ πρὸς τὸν οἶνον εἰσιν ἄκρατεῖς, διὸ θηρεύουσι τινες καὶ τοὺς ἔχεις εἰς ὀσπράκια διατιθέντες οἶνον εἰς τὰς αἱμασίας· λαμβάνονται γὰρ μεθύνοντες. σαρκοφάγοι δ' ὄντες οἱ ὄφεις, ὃ τι ἂν λάβωσι ζῶον, ἐξικμάζοντες ὅλα κατὰ τὴν ὑποχάρησιν προιένται. σχεδὸν δὲ καὶ τᾶλλα τὰ τοιαῦτα, οἷον οἱ ἄράχνη· ἄλλ' ἔξω οἱ ἄράχνη ἐκχυμίζουσιν, οἱ δ' ὄφεις ἐν τῇ κοιλίᾳ λαμβάνει μὲν οὖν ὁ ὄφις ὅθεν ἂν τύχη τὸ δίδόμενον (ἐσθίει γὰρ καὶ ὀρνίθια καὶ θηρία, καὶ ἄψα καταπίνει), λαβὼν δ' ἐπανάγει, ἕως ἂν ἐπὶ τὸ ὄκρον ἐλθὼν εἰς εὐθὺ καταστήσῃ, κᾶπειθ' οὕτω συνάγει ἑαυτὸν καὶ συστέλλει εἰς μικρὸν ὥστ' ἐκταθέντος κάτω γίνεσθαι τὸ καταποθέν. ταῦτα δὲ ποιεῖ διὰ τὸν στόμαχον εἶναι λεπτόν καὶ μακρόν. δύναται δ' ἄσιτα καὶ τὰ φαλάγγια καὶ οἱ ὄφεις πολλὸν χρόνον ζῆν· ἔστι δὲ τοῦτο θεωρησάσαι ἐκ τῶν παρὰ τοῖς φαρμακοπώλαις τρεφόμενων.

« Les animaux à écailles, comme les lézards et autres reptiles à quatre pattes, ainsi que les serpents, sont omnivores. De fait, ils sont carnivores, et mangent aussi de l'herbe.

Les serpents sont les plus gloutons des animaux. Ils boivent peu, eux et tous les animaux dont les poumons sont spongieux. Les animaux qui ont peu de sang, et ceux qui sont ovipares, ont tous le poumon spongieux. Mais les serpents sont aussi des amateurs de vin sans retenue ; c'est pourquoi certains chassent également les vipères en mettant du vin dans des cruches sur les murets. Ils les prennent quand elles sont ivres.

Comme les serpents sont carnivores, ils assèchent les animaux qu'ils attrapent et les rejettent entiers dans leurs excréments. C'est à peu près la même chose pour les autres animaux de ce genre, par exemple les

araignées. Mais les araignées font ce dessèchement à l'extérieur, les serpents dans leur ventre. Le serpent prend donc ce qu'on lui donne de là où cela vient, (il mange aussi des petits oiseaux et des bestioles, et avale des œufs), et quand il l'a pris, il le pousse au fond, jusqu'à arriver au bout ; et il s'allonge tout droit, puis il se contracte et se serre de sorte que lorsqu'il s'étire de nouveau ce qu'il a avalé arrive vers le bas de son corps. Ils agissent ainsi parce que leur gorge est longue et étroite.

Les araignées *phalangia* et les serpents peuvent rester longtemps sans boire. On peut l'observer chez ceux qui sont élevés par les vendeurs de remèdes. »

Ce passage nous rappelle l'importance de ce que l'on pourrait appeler le commerce des serpents, c'est-à-dire à la fois la fréquentation des serpents par des « hommes des serpents » comme les Psylles, les Marses etc. et leur importance commerciale, dès lors qu'ils ont fait partie de la matière médicale et aussi de la matière « spectaculaire » (cf. Élien, *Personnalité des animaux*, IX, 62 : un φαρμακοτρίβης ἄνθρωπος qui gardait des serpents pour les spectacles est mordu accidentellement et meurt, bien qu'il ait sucé la morsure pour essayer d'extraire le venin)⁶². Cette importance a connu une postérité quand on s'est avisé que l'on pouvait ou devait se procurer le venin de vipères vivantes pour fabriquer du sérum. Ce qui est intéressant, c'est qu'il y a fort à parier que ces hommes des serpents sont à la source de nombreuses informations du corpus aristotélicien comme des auteurs de *thériaka*. On notera aussi la permanence de certains thèmes dans les auteurs de *naturalia*, ainsi le thème de la vipère ou du serpent ivre, qui apparaît ici, et qui connaîtra une sorte d'heure de gloire chez Galien (*Effet des médicaments simples*, XI, 1 (XII, 315 K.) : guérison d'un malade après consommation de vin où une vipère s'était noyée).

Un passage d'Élien, qui connaissait son Aristote, illustre la scène de façon plus pittoresque encore (*Personnalité des animaux*, VI, 18) :

62. Sur ces peuples éleveurs de serpents, et en particulier les Marses, voir Boudon & Jouanna (2008).

οἱ ὄφεις ἑαυτοῖς συνεγνωκότες τὸν στόμαχον λεπτὸν καὶ μακρὸν ἔχουσιν, ὁμῶς ὄντες ἀδηφάγοι καὶ παμβορώπατοι, ὡς Ἀριστοτέλης λέγει, ἀνίστανται ὀρθοὶ καὶ ἐπ' ἄκρας τῆς οὐρᾶς ἐστῶσι, καὶ ἡ τροφή καταλισθώνει αὐτοῖς, καὶ ἔς τὸν ὄγκον τοῦ σώματος ἀποχωρεῖ.

« Les serpents savent parfaitement que leur estomac est étroit et long, et comme ils sont néanmoins voraces et tout à fait gloutons, comme le dit Aristote, ils se dressent à la verticale et se tiennent sur l'extrémité de leur queue, de sorte que la nourriture dégringole à l'intérieur de leur corps et descend dans sa partie la plus massive » trad. Zucker (2001) modifiée.

L'ingestion par les serpents de proies de grande taille (comparée à la taille du serpent lui-même) a bien sûr impressionné l'enquêteur de l'*Histoire des animaux*, on le sent à sa description, comme elle impressionne n'importe quel témoin, et comme elle impressionnait le compagnon du Petit Prince lorsqu'il dessinait un boa qui digère un éléphant. Cela a dû contribuer à faire des serpents des animaux voraces, alors même que le Stagirite lui-même aurait pu songer que les serpents donnent par ailleurs plusieurs témoignages de leur retenue (*Histoire des animaux*, VIII, 15, (599 a-b) : ils hibernent et jeûnent pendant longtemps ; et dans notre passage même, il signale qu'ils boivent peu).

Il est possible qu'un autre élément important ait conduit l'observateur ancien à croire à la fois à la gourmandise du serpent, et à son goût pour les herbes ; je veux parler de l'habitude qu'a le serpent de darder sa langue devant lui afin de recueillir des molécules analysables par l'organe de Jacobson, situé dans la voûte du palais. Mais ces langues dardées (même si nous les avons croisées ici ou là dans les témoignages anciens) ne dominent pas : le point saillant, si j'ose dire, reste la gloutonnerie du serpent, due à son mode d'ingestion et de digestion particulier.

Il me semble que c'est là la seule explication biologique que l'on puisse donner de la croyance ancienne ; je ne pense pas que les Anciens aient observé des comportements de serpents qui nous aient échappé, encore que l'étude des comportements animaux recèle sans doute encore

bien des secrets ; et je ne pense pas qu'il faille imaginer une confusion bien improbable entre des informations relatives aux serpents (vipères, couleuvres etc. sont bien connues des Grecs et des Romains) et telle ou telle information qui aurait pu venir à leurs oreilles depuis des contrées exotiques où l'on rencontrerait des lézards partiellement végétariens.

Mais l'explication biologique n'est pas tout. La notice de Pausanias nous met sur la piste d'une autre explication, plus complexe. Les serpents, nous l'avons dit, sont des animaux profondément terriens. En cela, ils doivent être froids, et c'est peut-être cette crase particulière qui fait que leur morsure est néfaste. Une fois placés dans des lieux dont la coction particulière les rendra plus doux, plus aptes à avoir une nature « digeste », accordée à la nôtre en somme, ils présenteront moins de danger. Ce n'est pas assez dire que de considérer qu'ils mangent tout ce qui est terrestre. Je crois qu'ils s'adoucissent à certaines plantes dont la vertu spécifique entre dans un système toxicologique particulier, dont la crase est l'un des éléments essentiels.

Plusieurs écueils sont à éviter : une interprétation rationalisante, qui rejette le fait dans les ténèbres du « pré-scientifique » ; une interprétation trop étroitement médicale ou botanique – on voit bien que ce n'est pas tant l'identification exacte des espèces qui est en cause ici que leur relation avec le milieu où elles poussent et avec les hommes qui interagissent avec elles, qu'il s'agisse de plantes ou de serpents. Il ne faudrait pas non plus croire qu'il n'y a là qu'un témoignage des scories laissées par le mythe dans l'esprit des hommes de l'époque hellénistique ; leur interprétation de la nourriture des serpents obéit à une logique (comme faisait la procédure expérimentale du *curandeiro* cité par Lévi-Strauss ; mais il s'agit d'une logique qui est en quelque sorte, pour partie au moins, d'ordre « scientifique », pour autant qu'elle est influencée par les recherches aristotéliennes, et non magique), elle entre dans un système qui n'est plus celui du mythe, même s'il en garde quelques traces.

L'objet de notre étude n'était assurément pas de faire croire que toutes les « herbes au serpent » sont des pâtures de serpent ; nous avons vu au contraire que les deux séries (herbes à nom de serpent et herbes ingérées par des serpents) ne coïncidaient que très imparfaitement. Mais il nous a paru important de signaler la prégnance de cette image du serpent mangeur d'herbe – ou simplement, s'il s'agit d'une autre utilisation des herbes médicinales, cueilleur d'herbe – dans l'imaginaire des Anciens.

D'autres éléments ont pu contribuer à faire de telle ou telle herbe une « herbe au serpent », notamment la fréquence de l'emploi de certaines herbes dans les compositions thériaques, ainsi que le pouvoir qu'on leur attribuait d'éloigner les serpents, toutes choses que nous avons signalées en leur lieu et place. Mais même ce caractère « anti-ophique » de certaines herbes entre dans un système de la formation des humeurs et de leur mélange, on l'aura compris à la lecture de Pausanias et de la description du Pélion.

Sans doute pourrait-on essayer de replacer cette étude dans un cadre plus vaste. Le voisinage du serpent et de l'herbe doit être rattaché à la question du mélange, si importante pour la compréhension de la biologie antique⁶³. Elle tient par là à une autre question, celle de la coction. Qu'est-ce qui fait que telle herbe a la coction convenable pour lutter efficacement contre le venin du froid serpent ? Cuire et faire croître (des herbes, des hommes) sont-ils vraiment des processus analogues ? Un paysage sauvage n'est-il pas un paysage mal cuit ? Ce serait l'objet de recherches beaucoup plus vastes que la nôtre.

D'un point de vue épistémologique, enfin, la question de l'alimentation végétale des serpents peut se rattacher à plusieurs « impossibles » de l'ancienne biologie : nous « savons » que les serpents ne mangent pas d'herbe, comme nous « savons » que l'on ne peut pas greffer le poirier sur le frêne à fleurs, ni le chêne sur l'orme⁶⁴, ou

que les abeilles ne naissent pas des bœufs pourrissants⁶⁵ ; mais il est plus intéressant de savoir pourquoi et comment les Anciens savaient autrement, voire d'essayer, par la comparaison interne et externe, de s'approcher d'une compréhension adéquate de leurs systèmes de pensée et de l'histoire toujours mouvante de ces systèmes, que de rejeter cette biologie impossible dans les soupiraux de la fausse science.

Abréviations

CGL = GOETZ G., LOEWE G. & GUNDERMANN G. (eds) 1888-1923.– *Corpus glossariorum Latinarum*. Teubner, Leipzig ; Berlin.

Cp. = Constantinopolitanus

GGM = MÜLLER K. (ed.) 1853-1861.– *Geographi Graeci minores*, 3 vol. Didot, Paris.

LSJ = LIDDELL G., SCOTT R. & JONES H. S. 1996.– *A Greek-English Lexicon*. Oxford.

PW = PAULY A. & WISSOWA G. (dir.), *Real-Encyclopädie der classischen Altertumswissenschaft*, Stuttgart.

BIBLIOGRAPHIE

AMIGUES S. (éd.) 2006.– Théophraste, *Recherches sur les plantes*. T. 5, livre IX. CUF. Les Belles Lettres, Paris.

ANDRÉ J. 1985.– *Les noms de plantes dans la Rome antique*. Les Belles Lettres, Paris.

ANDRÉ J. (éd.) 1974.– Pline l'Ancien, *Histoire naturelle*, livre XXV. CUF. Les Belles Lettres, Paris.

ANDRÉ J. (éd.) 1972.– Pline l'Ancien, *Histoire naturelle*, livre XXIV. CUF. Les Belles Lettres, Paris.

ANDRÉ J. (éd.) 1965.– Pline l'Ancien, *Histoire naturelle*, livre XX. CUF. Les Belles Lettres, Paris.

BALME D. M. (& GOTTHELF A.) (eds) 2002.– Aris-toteles, *Historia animalium*, vol. 1 : Books I-X : Text. Cambridge University Press, Cambridge.

63. Cette question a donné lieu à un colloque à Genève en 2004 (à paraître).

64. Malgré Virgile, *Géorgiques*, II, 71-72.

65. Sur la « bougonie » (Virgile, *Géorgiques*, IV, 547-557), on lira en part. Tétart (2004 : 103-111 et *passim*), qui ne pose cependant pas la question de la place de la bougonie et de la légende d'Aristée dans l'économie des *Géorgiques*.

- BARBARA S. 2008.— Castoréum et basilic, deux substances animales de la pharmacopée ancienne, in BOEHM I. & LUCCIONI P. (eds), *Le médecin initié par l'animal, animaux et médecine dans l'Antiquité grecque et latine*. CMO, 39. MOM, Lyon : 121-148.
- BECKH H. (ed.) 1895.— *Geoponica sive Cassiani Bassi Scholastici De re rustica eclogae*. Teubner, Leipzig.
- BOUDON V. & JOUANNA J. 2008.— Remarques sur le sens des composés en -τροφος : Galien, *Sur la méthode thérapeutique à Glaucôn II*, 12 (Θηριστροφος et ἄσπιδοτροφος) et Euripide, *Phéniennes*, v. 820 (Θηροτροφος). *Revue des Études Grecques* 121 : 771-782.
- BREMMER J. 2001.— Schlangen, in CANKI H. & SCHNEIDER H. (dir.), *Der Neue Pauly, Enzyklopädie der Antike*, Bd. 11. J. B. Metzler, Stuttgart ; Weimar : 178-184.
- BRODERSEN K. 1998.— Herakleides #15 Kretikos/Kritikos, in CANKI H. & SCHNEIDER H. (dir.), *Der Neue Pauly, Enzyklopädie der Antike*, Bd. 5. J. B. Metzler, Stuttgart ; Weimar : 375.
- CHANTRAINE P. 1984.— *Dictionnaire étymologique de la langue grecque*. Klincksieck, Paris.
- CHANTRAINE P. 1933.— *La formation des noms en grec ancien*. E. Champion, Paris.
- CRUGNOLA A. (ed.) 1971.— *Scholia in Nicandri Theriaka cum glossis*. Istituto editoriale cisalpino, Milan ; Varese.
- DELATTE A. (ed.) 1939.— *Anecdota Atheniensiâ et alia*, t. II. E. Droz, Liège ; Paris.
- DITTENBERGER W. 1892.— *Inscriptiones Graecae*, VII. *Inscriptiones Megaridis et Boeotiae*. G. Reimer, Berlin.
- EINARSON B. & LINK G. K. K. (eds) 1976-1990.— Theophrastus, *De causis plantarum*, 3 vol. Loeb Classical Library. Harvard University Press, Cambridge (Mass.) ; Londres.
- ERNOUT A. (ed.) 1952.— Pline l'Ancien, *Histoire naturelle*, livre VIII. CUF. Les Belles Lettres, Paris.
- FLOBERT 1993.— La faune de la flore latine, in *Les phytonymes grecs et latins*. Actes du colloque international, Nice, mai 1992. LAMA 12. Université de Nice-Sophia Antipolis, Nice : 123-133.
- FRAZER J. G. (ed.) 1921.— Apollodorus, *The Library*. Loeb Classical Library. Harvard University Press, Cambridge (Mass.) ; Londres.
- GÄRTNER H. (ed.) 1970.— Rufus Ephesius, *Quaestiones medicinales*. Teubner, Leipzig.
- GEMOLL W. (ed.) 1884.— *Nepualii fragmentum perì tōn katà ἀντιπόθειαν καὶ συμπόθειαν et Democriti perì συμποθειῶν καὶ ἀντιποθειῶν*. Städtisches Realprogymnasium zu Striegau, Programm 190. Dr. v. Ph. Tschörner, Striegau.
- HABRICH E. (ed.) 1960.— *Iamblichi Babyloniacorum reliquiae*. Teubner, Leipzig.
- HOWALD E. & SIGERIST H. E. (eds) 1927.— *Pseudo-Apulei Herbarius* (Corpus medicorum Latino-rum 4). Teubner, Leipzig ; Berlin.
- JACQUES J.-M. (ed.) 2002.— Nicandre, *Œuvres*, t. II, *Les Thériaques*. Fragments iologiques antérieurs à Nicandre. CUF. Les Belles Lettres, Paris.
- KAIBEL G. (ed.) 1887-1890.— Athenaeus, *Deipnosophistarum libri*, vol. 1-3. Teubner, Leipzig.
- LÉVI-STRAUSS C. 2008.— *Tristes Tropiques*, in LÉVI-STRAUSS C., *Œuvres*. Bibliothèque de la Pléiade, Gallimard, Paris (1955¹).
- LINDSAY W. M. (ed.) 1911.— *Isidori Hispalensis episcopi Etymologiarum sive Originum libri XX*. Clarendon Press, Oxford.
- LUCCIONI P. 2003.— Raisons de la prose et du mètre : Galien et la poésie didactique d'Andromachos l'Ancien, in PALMIERI N. (ed.), *Rationnel et irrationnel dans la médecine ancienne et médiévale*. PUSE, Saint-Étienne : 59-75.
- MAI A. (ed.) 1835.— *Dynamidiōrum libri duo*, in MAI A., *Classicorum auctorum e Vaticanis codicibus editorum tomus VII*. Typ. Vaticanis, Rome : 395-463.
- MAZON P. (éd.) 1938¹.— Homère, *Iliade*, t. 4. CUF. Les Belles Lettres, Paris (2002¹⁰).
- MAUDUIT Ch. 2006.— *La Sauvagerie dans la poésie grecque d'Homère à Eschyle*. Les Belles Lettres, Paris.
- MERKELBACH R. 1976.— Epigramm auf den Flötenspieler Ariston von Kos. *Grazer Beiträge* 5 : 143-146.

- ODER E. 1890.– Beiträge zur Geschichte der Landwirtschaft bei den Griechen, I. *Rheinisches Museum für Philologie* 45 : 58-99.
- PATON W. R. & HICKS E. L. 1891.– *The inscriptions of Cos*. Clarendon Press, Oxford.
- PERRET J. (éd.) 1977¹.– Virgile, *Énéide*, t. 1. CUF. Les Belles Lettres, Paris (2002).
- ROCHA-PEREIRA M.-H. (ed.) 1989.– Pausanias, *Graeciae descriptio*, vol. 3. Teubner, Stuttgart ; Leipzig (1981¹).
- RÖHL H. 1882.– *Inscriptiones Graecae antiquissimae praeter Atticas in Attica repertas*. G. Reimer, Berlin.
- SCHOLFIELD A. F. (ed.) 1958-1959.– Aelian, *On the characteristics of animals*, 3 vol. Harvard University Press, Cambridge (Ma.) ; Londres.
- SEGRE M. 2007.– *Iscrizioni di Cos*. Monografie della scuola archeologica di Atene e delle missioni italiane in oriente VI, 2 (1 vol.). L'Erma di Bretschneider, Rome.
- SEGRE M. 1993.– *Iscrizioni di Cos*. Monografie della scuola archeologica di Atene e delle missioni italiane in oriente VI, 1 (vol. 1 & 2). L'Erma di Bretschneider, Rome.
- STRÖMBERG R. 1940.– *Griechische Pflanzennamen*. Elanders, Götteborg.
- TÉTARD G. 2004.– *Le sang des fleurs : une anthropologie de l'abeille et du miel*. Odile Jacob, Paris.
- VIAN F. et al. (eds) 1976-2003.– Nonnos de Pannopolis, *Les Dionysiaques*. CUF, Paris.
- WEICKER G. 1910a.– Glaukos #8-9, in PW 7(1). Stuttgart : 1408-1413.
- WEICKER G. 1910b.– Glaukos #23, in PW 7(1). Stuttgart : 1415-1416.
- WELLMANN M. (ed.) 1906-1914.– *Pedanii Dioscuridis Anazarbei de materia medica libri quinque*, 3 vol. Weidmann, Berlin.
- WELLMANN M. 1909.– Florentinus #6, in PW 6(2). Stuttgart : 2756.
- WELLMANN M. 1907.– Euthydemos #15, in PW 6(1) : 1505.
- ZUCKER A. (trad.) 2001.– Élien, *La personnalité des animaux*. Livres I à IX. Les Belles Lettres, Paris.

Soumis le 2 juillet 2011 ;
accepté le 5 octobre 2011